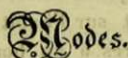




PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)



Les théâtres sont désormais ouverts à l'élégance, à la mode, aux réunions de gracieuses femmes aux immenses bouquets s'effeuillant dans leurs doigts, aux hommes parés de beaux gilets de satin, à tout ce monde enfin amateur de belle musique, de puissantes émotions, de coups-d'œil variés, de toilettes aux mille nuances. Mais c'est surtout à l'Opéra et aux Italiens qu'apparaissent ces prémices intéressantes des modes qui domineront dans les grands salons de Paris. L'élégance, toutefois, s'y présente sous toutes les formes; c'est une piquante variété de parures et de négligés; c'est un mélange de redingotes soyeuses ornées de collets de dentelle, et de robes drapées sur un cou où brillent des perles et des diamans. Dans tout cet assemblage, voici

les remarques suivies aux plus brillantes représentations.

— Une jolie femme blonde portait une robe en satin hanneton croisé, et à manches courtes à doubles sabots. Dans les croissans formés de chaque côté des joues par les tresses de ses cheveux, étaient des bouquets de petites roses.

— Une robe en organdi brodée en soie bleue, manches longues, mantille de dentelle. Contre les nattes à *la Clotilde*, deux cordons de *ne m'oubliez pas*. Large ceinture en ruban de satin blanc broché en bleu, nouée sur le côté.

— Robe en satin écossais sur fond brun, carreaux bleus et jaunes; corsage uni entouré d'un schall formant pélerine sur les manches et très-court sur le devant; manches larges; chemisette à *la vierge* en point d'Angleterre. Turban en mousseline blanche. Une chaîne d'or très-fine soutenant un lorgnon entouré d'émeraudes.

— Une redingote en cachemire blanc, doublée en satin ponceau, et liserée tout autour en velours ponceau; le corsage tendu, ouvert sur le devant, dégagait la poitrine, et était recouvert d'un haut collet de blonde. Le jupon de dessous, en gros de Naples blanc, avec volant de blonde. Un petit chapeau en crêpe blanc, orné de plumes blanches, relevé d'un côté par une traverse en ruban, allait parfaitement avec des touffes de cheveux bouclés.

— Une robe en mousseline des Indes, garnie de dentelle au bas du jupon et autour du corsage, ainsi que des manchettes de dentelle au bas des manches courtes. Sur le front un filet d'or, orné au milieu d'une mouche en petite pierrerie délicatement exécutée. Au bras, des bracelets en filets d'or, tournant trois fois, et fermés par une attache représentant une mouche en pierrerie.

— On a remarqué une jolie femme, coiffée à l'ancienne mode, avec un petit chapeau en tulle bouillonné, au milieu duquel était posée une rose, comme au milieu des anciens pous.

— On voit au théâtre des peignoirs en belle étoffe blanche, doublés en satin de couleur. Le corsage est couvert de blonde ou de point.

— Plusieurs chapeaux en crêpe lisse, soufre, rose ou bleu pâle.

— On fait des petites guirlandes d'œillets en satin paille, à liserés ponceau.

— Les bouquets portés à la main sont toujours de mode au spectacle, mais n'excluent pas l'éventail, tout riche de ses vieilles peintures et de ses ciselures du tems de la régence.

— M. Pousse, fabricant de corsets mécaniques, prévient le public que, par suite de la dissolution de société de sa maison, il continuera pour son compte, dans le même local (rue Bourbon-Villeneuve, n° 28), son industrie, avec les mêmes relations, et qu'il s'efforcera par son zèle de mériter les suffrages des personnes qui s'adresseront à lui, tant pour

les corsets mécaniques que pour les agrafes hygiéniques et boucles à cylindre, admis à l'exposition de 1834, où ils ont obtenu une médaille de bronze.

MODES D'HOMMES.

La mode n'a pas apporté de bien grands changemens dans le costume des hommes; mais à cette époque, où l'on quitte les champs pour la ville, où l'on dit adieu à la chasse et aux autres plaisirs de la campagne, pour retourner aux bals, aux soirées, aux concerts, il est urgent d'apprendre à nos élégans les modifications que la mode a apportées dans leur costume. Les habits les mieux portés sont toujours les habits bleus et vert-bouteille. La plupart de ces derniers sont ornés de boutons ciselés.

— Pour les gilets rien de nouveau; le goût seul décide sur cette partie du costume, qui ne saurait être soumise aux exigences de la mode. La forme la plus répandue est le gilet à schalls.

— Les gants de Suède et les gants jaunes sont toujours en faveur; les manchettes relevant sur l'habit ne sont pas moins nécessaires à un homme qui veut faire preuve d'élégance.

— Pour le négligé, les hommes portent des cravates de Madras. Les redingotes longues sont revenues avec la saison. Le pantalon de casimir zébré est ce qu'il y a de mieux pour ce costume.

— Nos élégans conservent le jonc et le rotin.

— Quelques jeunes gens ont des pantalons de casimir uni avec des bandes de tresses sur les côtés.

— La forme des chapeaux n'a pas subi de changemens.

— Le nom de Marie réveille toujours des idées pures et gracieuses. Si je construisais une chapelle, un ermitage, je lui donnerais certainement la dénomination de Sainte-Marie. Examinons s'il est possible d'appliquer un nom si saint à quelque lieu tant soit peu profane. Je connais un petit



temple qui vient d'en être décoré. Véritable sanctuaire du goût moderne, on y trouve tous les jolis colifichets, ornemens indispensables de la toilette. Les élégantes y font de nombreux pèlerinages dans leurs promenades du matin. Ce petit temple, situé rue Neuve-Vivienne, n° 43, est orné des plus jolies guirlandes. On y voit des rubans dignes de servir de modèles aux magasins les plus fameux. Je ne parle point des gants les mieux choisis, des jolis sacs, des blondes, des petits bonnets ornés de coques de rubans, d'un goût tout-à-fait nouveau et qui vont à merveille, ni de ces petites capotes d'enfans qu'on ne trouve que là aussi fraîches et aussi soignées. Confiez-vous à sainte Marie, jolies pèlerines de la mode; en échange d'un modeste *ex voto*, elle vous donnera des objets de goût qui vous rendront encore plus adorables.

TROUSSEAU.

Voici la description, donnée par *le Temps*, d'un trousseau, qui, s'il doit trouver peu d'imitateurs pour la quantité, peut au moins servir de modèle pour la distribution et le genre des objets qui sont employés dans cette circonstance.

C'est une belle et magique surprise pour les yeux d'une jeune fille que la *corbeille de mariage* envoyée par son futur époux, quelques jours avant la célébration. Elle peut y voir dans l'avenir ce que seront ses toilettes de femme, et où ira la générosité qui doit les fixer. C'est une préface pour sa coquetterie : on se marierait pour recevoir une belle corbeille. Mais un plaisir aussi grand, quoique plus lent et moins inattendu, une occupation de douce complaisance, c'est le plan d'un *beau trousseau*. Faire de longs projets à l'avance, débattre avec une mère, une grand-mère, devant sa lingère en renom, le nombre de douzaines de mouchoirs de poche ou de peignoirs brodés qui devront figurer sur la liste; enfin s'occuper soi-même, soi jeune

filles, de cette première acquisition majeure qui donne tant d'importance, c'est là une joie qui tient encore à l'enfantillage, et qui fait passer de bien belles journées pendant les longues semaines de préparatifs. A la quantité de trousseaux qui se disposent continuellement, ne devons-nous pas proposer un modèle : merveille de goût et d'ensemble qui nous a été présentée ces jours derniers, et dont le récit serait agréable pour rappeler en masse cette multitude d'objets de linge qui tiennent à la toilette des femmes.

M^{lle} de T.... apportait pour sa part de linge personnel cinquante douzaines de paires de draps, dont six paires en percale brodée avec de grandes fleurs en coton mat; six paires à ourlet à jours, avec le chiffre au coin, et six paires en toile de Frise, aussi fine qu'une batiste, garnis sur deux côtés extérieurs en point d'Alençon; les taies d'oreiller, toutes assorties aux draps, étaient pour la plupart brodées au milieu.

Cinquante douzaines de chemises, toutes en batiste ou en toile de Hollande, étaient faites à manches gaufrées, bordées d'un petit poignet et d'une basse valencienne ou maline presque plate. Six douzaines de chemises de nuit montantes, à manches longues, étaient garnies de bandes plissées, de mousseline brodée ou de tulle bordé de dentelle.

Les *camisoles* présentaient beaucoup de variété dans les formes; quelques douzaines unies, en percale, garnies simplement de mousseline à petits plis ou batiste festonnée; d'autres en percale, brodées en plein, fermées devant par des boutons; puis quelques-unes à collet rabattant et à revers, avec les manches terminées au bas par des paremens relevés, toutes nouant par une ceinture brodée ou garnie et par de petites pattes au col; enfin, quatre en batiste d'Écosse brodée, doublées de taffetas et garnies de dentelle.

Les *bonnets de nuit* sont de vrais caprices d'élégance; les plus jolies formes à pattes,

à fond de paysannes et fond d'enfans, s'arrondissant sur la tête avec une grâce négligée, et garnis de bandes plissées, en mousseline festonnée ou bordée de dentelle, quelquefois de mousseline brodée; bandes très-basses devant être apprêtées légèrement et relevées à très-petits tuyaux. Des *serre-têtes* bordés d'une dentelle plate; des petits *bandeaux* destinés à couvrir le front pour maintenir les cheveux et cacher les papillotes, en place du serre-tête.

Douze douzaines de *jupons* brodés, dont quelques-uns bordés d'une valencienne.

Quinze douzaines de *mouchoirs de poche*, dont le détail est vraiment intéressant. Six douzaines en fine batiste à bordure de points à jours, et une très-basse dentelle autour, le chiffre à l'un des coins; quelques-uns ont le chiffre et les armes de famille. Trois douzaines en batiste brodée, richement festonnés ou terminés par des jours, avec une belle dentelle; quatre douzaines à vignettes imprimées, plus ou moins belles. Une magnifique douzaine, chargés de broderie, avec double rang de valencienne très-haute; enfin, une dernière douzaine admirables de finesse et de travail, garnis de basse angleterre et de valencienne un peu froncée.

Deux douzaines de *manteaux de lit*; grands peignoirs à larges manches, avec de longues pélerines et collet rabattu, servant à attendre le moment de la toilette. Ils sont plus ou moins recherchés, en percale garnie de mousseline ou de batiste bordée de dentelle. Quelques-uns ont tout autour une broderie de trois doigts.

Douze *peignoirs*, proprement dits, se fermant au cou par un petit poignet garni d'une petite bande plissée, ou par un col plat carré. Ils couvrent entièrement la personne, n'ayant point de manches, et sont destinés à se jeter sur les épaules pendant la toilette, et quelquefois lorsqu'on est habillé, pour faire réparer sa coiffure sans changer de robe.

Six douzaines de *bonnets du matin* nous

ont ravies de leur fraîcheur et de leur grâce; formes élégantes en tulle, garnies de dentelles à rubans de taffetas et rubans foulard; de la mousseline brodée garnie de valencienne, simplicité riche et de bon goût; des fonds de batiste à entre-deux et garnitures de maline, avec des rubans de taffetas à mille raies ou mille carreaux de nuances nouvelles. Enfin, quatre magnifiques bonnets d'Angleterre, avec des rubans satinés, dont un charmant, marron et blanc.

Vingt douzaines de paires de bas, depuis les bas anglais unis jusqu'au fil d'Écosse aussi fin que la soie, et la soie merveilleuse de transparence.

Une quantité de *redingotes négligées*; par douzaines, des peignoirs de percale, de jaconas et de batiste d'Écosse, bordés d'ourlets, de basses garnitures plissées et de dentelle; des mousselines brodées et doublées de satin.

Une *robe d'angleterre* à bouquets jetés, terminée par un haut volant, avec une *mantille* pareille assortie au volant ainsi qu'au *voile*.

Quatre redingotes en poul de soie façonné, avec des nœuds de rubans, des brandebourgs en tresses et en satin; une redingote en satin violet à passepoils verts, avec une pélerine violette sur une double pélerine verte; une dernière enfin, en satin bleu marin, garnie tout autour, comme un peignoir, d'une blonde noire haute de cinq doigts: la pélerine également fermant dans la ceinture.

Six tabliers du matin, en poul de soie brodé, garni de ruban plissé en foulard fontanges, et en mousseline doublée bordée de ruban.

Deux *mantelets pour sortir du bal*, en gros de Tours noir doublé de lilas, et en vert doublé de blanc. Ces mantelets sont soutenus par des baleines, et couvrent la tête d'un capuchon qui se supporte élevé sans retomber.

En profusion, des *cols* brodés et garnis; des *pélerines* de mousseline et de batiste;

peu de *canezous*, en raison de la saison avancée; des *collerettes* de mille façons, tombantes et à double rang comme les cols; des *pélerines-mantelets* en dentelle et en mousseline garnie d'Angleterre.

Douze douzaines de *manchettes*. — Six *pelotes à psyché* et des *sautoirs* du matin.

Le *linge* de maison serait d'un détail fastidieux : nous nous abstenons d'en parler.

LA CROIX DE MARIE,

REINE D'ÉCOSSE.

(SUITE ET FIN.)

Marie rejeta son capuchon en arrière, et se soutenant sur un bras, dont la beauté était encore remarquable : « Il me semble, dit-elle, regardant autour d'elle, d'un air sérieux et composé, que ma cour est peu nombreuse; n'aurait-on pu assembler une plus grande réunion d'hommes loyaux et fidèles, pour me souhaiter la bienvenue dans mes états? Mais je ne suis pas assez riche en amis pour quereller, même ceux qui me montrent peu de courtoisie; autrement je pourrais dire que lord Maxwell semble mécontent de me voir échappée à mes ennemis.

— Oui, madame, répondit Maxwell d'un ton sévère, je suis mécontent, non de ce que vous ayez échappé à vos ennemis, mais de ce que, pour y parvenir, vous ayez employé la ruse, plutôt que le courage des hommes nobles et loyaux. J'aimerais mieux voir ma souveraine faire bravement face à ses juges, que de savoir qu'elle s'est abaissée jusqu'à mendier le secours de gens mal famés, pour leur échapper.

— C'est-à-dire, répliqua la reine, qu'il déplait à lord Maxwell que j'aie accepté les services de gens pauvres et inconnus, tandis que les hommes riches et puissants me refusaient les leurs.

De tels services ne sont pas toujours des preuves d'attachement, et la sûreté ne se trouve pas dans la compagnie de vagabonds, répondit le chevalier. Il y avait en Écosse des hommes fidèles, qui auraient servi leur souveraine, si leur souveraine avait eu confiance en eux; mais elle a préféré s'abandonner à des gens sans aveu, et prendre pour conseillers de misérables intrigans. Ceux qui l'ont aidée à revenir en Écosse avaient besoin d'un piédestal pour élever leur fortune; et dès qu'ils auront réussi, ils le briseront.

— Et la fortune de lord Maxwell est-elle élevée si haut, que Marie d'Écosse n'y puisse rien ajouter?

— Mon nom est Adam Hepburn; celui de mon père Bothwell. » La reine semblait paralysée. Et quoique ses lèvres fussent pâles et tremblantes, ses yeux étaient animés d'un feu extraordinaire, lorsqu'elle s'écria : « Et cependant, fils de Bothwell, tu es venu pour servir Marie Stuart!

— Et pourquoi ne servirais-je pas Marie Stuart? répondit le fier jeune homme; ce n'est pas elle qui rejeta ma mère, et l'abandonna aux sarcasmes du monde. Ce fut la faiblesse de mon père qui lui fit suborner de faux témoins, qui le rendit parjure, afin de regagner sa liberté. Le caractère de ma mère fut dégradé, souillé par un affreux complot; sa réputation fut vendue pour de l'or; ses actions les plus innocentes furent envenimées par la calomnie, afin de leur donner l'apparence du crime, et pourtant... elle était innocente. Pourquoi donc ne croirais-je pas que ma souveraine ait été injustement accusée? C'est ma mère que je venge en secourant les victimes de l'oppression. »

Le chevalier parlait encore, que le berger qui avait été présent à l'arrivée de la reine saisit la torche allumée et la jeta au loin. A l'instant le cloître se remplit d'hommes armés, qui attendaient ce signal de trahison. Herries s'élança à côté de Maxwell et joignit son épée à celle du chevalier; mais que pouvait le courage de

deux hommes contre les efforts d'une troupe nombreuse ?

Marie fut reconduite à Fotheringay ; et sa courte délivrance ne fut connue que du petit nombre de personnes qui , bientôt après , la virent périr sur l'échafaud. La bande de maraudeurs à qui Marie s'était si malheureusement confiée , ensevelit le corps du fils de Bothwell , qu'on trouva couvert de blessures , et reconnaissable seulement par la croix de diamans que sa mère avait reçue de la reine , ce jour où la grâce et la bonté de cette princesse firent presque oublier ses erreurs : erreurs si cruellement expiées par sa longue misère et par sa fin tragique.

Fahm , le vil agent d'êtres encore plus vils que lui , reçut la croix pour sa part du butin. Il trouva aussi sous le pourpoint de buffle d'un des gens tués dans le combat une lettre dont le cachet était brisé et souillé de sang , ainsi que le papier qui lui servait d'enveloppe.

En ayant lu le contenu , il se crut suffisamment payé de sa trahison par la possession de ce qui paraissait être une lettre de Marie , adressée au fils de son frère. Elle était conçue en ces termes :

« Je vous remercie de ce que , dans mes jours de trouble et d'angoisses , vous m'avez montré toute la force et la fidélité de votre attachement. Votre père eut aussi ses jours de trouble , pendant lesquels il put reconnaître ses véritables amis. Dans ce tems , il trouva chez sa sœur des consolations , un asile et des secours. Mais il est naturel que les hommes perdent le souvenir d'un bienfait lorsqu'ils n'osent s'en montrer reconnaissans.

» La sœur de votre père retourne dans son pays pour demander , non la charité , mais justice. Ce qu'elle attend ne saurait appauvrir son adversaire. Il est puissant , honoré ; elle n'est qu'une femme sans défense , vieillie par les années et par l'affliction. Elle retourne après une longue absence dans une contrée où ceux qui l'aimaient n'existent plus , et où ceux

qui ne la méconnaissent pas sont faibles et pauvres.

» Elle remercie ses parens de l'avoir abandonnée à ses propres forces dans sa lutte longue et douloureuse. Ils l'ont mise à même de montrer ce que peuvent le courage et le tems en faveur du triomphe de l'intégrité et de la justice. Pour cela , elle les remercie ; et tandis qu'elle oublie leur inhumanité , elle voudrait aussi oublier qu'elle les destinait à partager sa prospérité. »

Le reste de la lettre était illisible ; et le papier qui servait d'enveloppe était une copie de la pétition adressée à Marie par lady Anne Bothwell.

Fahm résolut de conserver ces deux écrits , pensant que plus tard ils lui seraient utiles. Détachant un diamant de la croix de Marie , il se procura les moyens de se rendre en Angleterre , et d'y subsister jusqu'à l'avènement au trône de Jacques I^{er} , fils de l'infortunée Marie Stuart. Voyant l'occasion favorable , il parvint à avoir accès auprès du secrétaire d'état , sir Cecil , qui , quoiqu'il eût été premier ministre d'Élisabeth , par conséquent ennemi déclaré de la reine d'Écosse , n'était pas moins en faveur auprès de son fils.

Fahm se présenta humblement , comme un serviteur des Stuarts ; et pour prouver la vérité de son assertion , il montra a croix ainsi que la lettre de Marie avec son enveloppe ensanglantée.

Le ministre regarda très-attentivement les deux papiers ; et s'adressant à Fahm : « Comment sais-tu , dit-il , que cette lettre soit de la reine ? ne peut-elle avoir été écrite par lady Anne , et adressée à son frère qui , comme tout le monde sait , lui avait fait fermer sa porte ? »

— Votre Excellence a bien raison , répondit l'effronté coquin , mais il serait plus avantageux de la faire circuler dans le public , comme l'œuvre de la reine ; car Votre Excellence ne peut pas ignorer que les malheurs d'une tête couronnée causent

une sensation bien autrement vive que ceux d'un particulier, quelque élevé que soit son rang. Quant à ce qui est écrit sur l'enveloppe, la pétition de lady Anne, quoiqu'une excellente pièce de scandale, est un vrai brandon de discorde, propre à allumer un incendie général; il serait peut-être à propos, pour l'honneur de la mémoire de la reine Marie, de la passer sous silence. D'ailleurs, Votre Excellence peut voir que le style n'en est pas aussi bon que celui de la lettre de Sa Majesté.

— Tu mens! s'écria le ministre, car c'est moi qui les ai écrites toutes deux. »

Le lendemain Fahm fut arrêté comme voleur; et, sous le règne de Jacques I^{er}, ce fut le seul homme pendu sans forme de procès.

R. GRÉVELLE.

BOYELDIEU.

Lorsque tant de regrets sont donnés à la mort de ce célèbre compositeur, qui eut pour premier maître l'organiste de la cathédrale de Rouen, et dont l'existence devint une des plus grandes gloires musicales, chacun s'empresse de recueillir les souvenirs les plus simples qui se rattachent à cette destinée intéressante.

Pendant les premières années de sa jeunesse, Boyeldieu vécut au hasard, enseignant le piano, ne dédaignant pas même le métier d'accordeur, et composant de charmantes romances, qui toutes obtinrent du succès. De ce nombre sont *Vivre loin de ses amours* et le *Ménestrel*, que personne n'a pu oublier. Son premier opéra, *la Famille suisse*, fut joué en 1797; puis vint *Zoraim et Zulmar*; puis, dans l'espace de trois années, il donna *Beniovski*, *le Calife de Bagdad*, *Ma Tante Aurore*, et diverses autres pièces restées au théâtre.

En 1803, il fut engagé maître de chapelle de l'empereur Alexandre, et composa en Russie *Aline*, *Abderkan*, *les Voitures versées* et *la Jeune Femme colère*,

qui furent jouées avec succès à Paris. L'état de la santé de Boyeldieu l'ayant ramené en France, il y commença la plus belle période de son existence, et donna successivement *Jean de Paris*, *la Fête du Village voisin*, *le Petit Chaperon rouge*, *la Dame blanche*. Un des derniers de ses ouvrages, l'opéra des *Deux Nuits*, représenté en 1829, fut moins digne de sa réputation, et sembla annoncer le dépérissement qui allait frapper le grand compositeur. Ses forces physiques l'abandonnèrent; il perdit, non seulement l'exercice de son art, mais l'usage de la parole, et il termina sa carrière dans la plus complète phthisie.

Boyeldieu fut marié en premières noces avec M^{lle} Clotilde, célèbre danseuse de l'Opéra, et en secondes noces avec une sœur de M^{lle} Philis, connue par ses succès à l'Opéra-Comique. Il laisse un fils déjà connu par d'heureux essais, et qui pourra peut-être un jour nous consoler de la perte de son père.

Théâtres.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *La Gazza Ladra* a signalé d'une manière brillante la rentrée du Théâtre-Italien. On a admiré les belles voix réunies de Tamburini et de Lablache, soutenues de M^{lle} Grisi. Le duo de Ninette et de son père produit un effet merveilleux. Tamburini est décidément l'artiste à la mode. Il exprime avec une passion déchirante tous les sentimens de douleur, et cela est d'autant plus une combinaison de l'art chez lui, que son esprit est quelquefois tourné à la facétie dans les momens où il remplit les rôles les plus dramatiques. C'est ainsi que, dernièrement, on l'aperçut profitant d'un geste de désespoir pour dénouer la cravate d'un jeune homme appuyé contre un panneau des coulisses, tandis que le public

répandait des larmes sur ce mouvement de douleur si naturellement rendu.

— Jeudi 16 a eu lieu, au Théâtre-Nautique, salle Ventadour, la première représentation de *Chao-Kang*, ballet chinois, qui a obtenu un succès prodigieux.

Jamais le luxe n'a été poussé plus loin. Le public a surtout applaudi l'éclat vraiment éblouissant des décors de l'épilogue.

L'auteur du ballet, M. Henri, a été redemandé après la chute du rideau.

Nous rendrons un compte plus détaillé de *Chao-Kang* dans notre prochain numéro.

VAUDEVILLE. — Tandis que *le Comte de Saint-Germain* suit ses succès au théâtre du Vaudeville, on prépare pour lui succéder *l'Ami Grandet*, drame attribué à M. Ancelot, et dont les principaux rôles sont destinés à Volnys et à M^{me} Albert. Puis viendra *la Vieille Fille*, et après *le Fort-l'Évêque*.

Album.

On dit que la maladie de M. Dupuytren, célèbre docteur, prend un caractère plus grave; il ne sort plus. Sa dernière visite a été pour M. Rothschild, qui, il y a dix ans, lui a payé 100,000 fr. le rétablissement d'une jambe cassée. M. Du-

puytren donne encore des consultations chez lui; il parle avec grand sang-froid de sa santé, et se donne tout au plus rois mois à vivre. Il laissera cinq à six millions à sa fille, M^{me} de Beaumont, dont le mari est pair de France, et ne pense pas, sans quelque envie, à la fortune beaucoup plus considérable que s'est acquise, en Angleterre, le célèbre Asley Cooper, riche, dit-on, de 600,000 fr. de revenu.

— On accorde beaucoup d'éloges à la statue qui doit être élevée à la mémoire de M. le baron Cuvier, dans la ville de Montbelliard, sa patrie. M. David, chargé de ce travail, a représenté M. Cuvier dans l'attitude d'une profonde méditation; d'une main il tient un crayon, de l'autre un papier, sur lequel sont dessinés le mastodonte parfait et son squelette. Près de la statue est un cippe, sur lequel repose la mâchoire du mastodonte, qui fit deviner à M. Cuvier la construction entière de cet animal jusqu'alors inconnu.

— M^{lle} Bourgoin, long-tems célèbre au Théâtre Français, a laissé en mourant un million à un fils naturel.

En femme qui fait un bon emploi de son argent, M^{lle} Bourgoin sut profiter des dépenses que fit avec elle M. Toreno pendant son exil en France.

A ce Numéro est jointe la planche 1103.

Edition pittoresque et de luxe à 2 sous la feuille.

LES MILLE ET UNE NUITS,

Six vol. in-8°, papier superfin,

Ornés de douze Vignettes sur acier, dessinées par Giraud,

ET GRAVÉES PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS.

Tous les Samedis il paraît une Livraison composée de cinq feuilles de texte (80 pages), ou de quatre feuilles (64 pages) et une gravure.

24 LIVRAISONS, FORMANT LES 4 PREMIERS VOLUMES, SONT EN VENTE.

En payant six livraisons d'avance, on recevra l'ouvrage à domicile, et les volumes brochés.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ BEAULÉ ET JUBIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

Rue du Monceau St-Gervais, n° 8, derrière l'Hôtel-de-Ville.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSEUR DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

20 Octobre 1834

N^o 1103.



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
*Espèce en Satin M^{me} Rousselet rue de la Paix 28. Mantoux
 en Rondicheiry brodé M^{lle} Rambac boulevard St Denis 19.*